

Un peu d'histoire...

Entre le 1^{er} mars 2009 et le 1^{er} mars 2011, les cours de l'étain sur le London Metal Exchange sont passés de 11 045 à 32 300 dollars la tonne. Le précédent record de 25 000 dollars datait de l'année 2008. Depuis la fin de 2011, les prix ont varié entre cette somme et 17 000 dollars, et se trouvaient dans le bas de la fourchette début 2015.

En 2010, la cassitérite, composé rougeâtre de l'étain, s'achetait aux négociants de 6 à 6,5 dollars le kilo de minerai à Goma, chef-lieu de la province du Nord-Kivu. Les négociants l'avaient payé 3 dollars aux mineurs de Bisie (*bi-sié*) sur le site d'extraction. L'exploitation mécanique étant problématique, le travail se fait à la main avec des outils.

À l'époque, un bol de riz avec des haricots se paye 3 dollars à Bisie.

BRAVO!
VOUS ÊTES ABONNÉ À
LA NEWSLETTER DE MISTER K

« Si on essaie de vous faire peur, c'est qu'on a quelque chose à vous vendre » disait le bon docteur Martin Winckler en parlant des techniques de vente des laboratoires pharmaceutiques. Il convient d'ajouter à ce beau credo celui de base que les champions du marketing savent appliquer en toutes circonstances...

Si c'est gratuit, c'est vous le produit

Réjouissez-vous, chers lecteurs et chères lectrices qui ne me demandaient rien et avez ceci sous les yeux sur l'écran de votre ordinateur, votre tablette ou votre téléphone mobile ultra-chic et hype et dernier cri et déjà obsolète : il s'agit bien ici de vous foutre la trouille et ça ne vous coûtera pas un rond !

À TRÈS BIENTÔT

EN CE PREMIER DIMANCHE DE JUILLET...

À 12 h 39 GMT, la nuit est déjà tombée sur Tokyo.

Il est quatre heures de moins à New York ; il fait plutôt bon car le ciel est dégagé sur Wall Street et les blocks avoisinants au sud de Manhattan.

Il est 13 h 39 locales à Londres, capitale partiellement nuageuse d'un royaume encore uni.

Il est 14 h 39 (heure d'été) à Paris, France ; il fait plutôt frisquet pour la saison et le plafond est bas au-dessus des tours du quartier de La Défense.

Sur le même fuseau horaire, il fait beau et chaud (mais pas trop) en Afrique centrale sur la région des Grands Lacs, vers la frontière du Rwanda à l'est de la République démocratique du Congo. Il faut toujours se méfier des pays qui croient nécessaire de mentionner *démocratique* (ou *populaire*) dans leur nom.

Falcon est dans l'avion pour l'Amérique du Sud.

L'euro vaut 1,1139 USD – 1,0839 franc suisse – 114,2050 yens – 0,8393 livre sterling – 0,0009 CDF (franc congolais) – 0,0012 franc rwandais – et 0,0902 bolivar vénézuélien.

Le baril de pétrole brut Brent cote 50.65\$.

L'or est à 1 335,80 \$ l'once.

Le blé vaut 154 € la tonne.

Lucy Chan est dans un avion quittant l'Amérique du Nord.

Les indices du jour :

CAC 40	4 273,96 pts	/ +0,86 %
DOW JONES	17 949,37 pts	/ +0,11 %
FOOTSIE	6 577,83 pts	/ +1,13 %
Nikkei 225	15 682,48 pts	/ 0,00 %
NASDAQ	4 862,57 pts	/ +0,41 %

L'étain (Sn) vaut 17 970 \$ la tonne.

L'action SAMSUNG cote 634 \$ – en progression de 5,40 %

L'action NOKIA cote 5,09 € – en progression de 0,22 %

L'action APPLE cote 95,89 \$ – en progression de 0,30 %

Et Leonard Parker Chambord dit Leo le Tueur alias « Killer Bob » (à cause du couvre-chef qu'il porte obstinément été comme hiver) contemple ses écrans plats sans déborder d'un enthousiasme excessif. Les marchés sont stables. Les marchés sont trop stables. Pas bon, ça. Le Tueur songeur sirote à la paille un gobelet XXXL de soda caféiné goût cerise. De son autre main, il

se gratte machinalement les couilles à travers pantalon et caleçon en satin à l'effigie d'un super-héros – Iron Man, présentement.

« Killer Bob » se gratterait les testicules s'il mettait un peu plus de grâce dans ses gestes.

Et moins distrait par cette indispensable activité, Leonard P. Chambord entendrait le signal de réception d'un message prioritaire sur ses téléphones portables personnel et professionnel.

LA NEWSLETTER DE MISTER K

DAZIBAO N° 1 LES INDIGÈNES SONT AGITÉS

Bienvenue dans la jungle de la Haute Finance, où il vous faut choisir votre camp.

Les grands fauves sont voraces mais ça risque de les perdre. Les herbivores placides ont des chances de survie limitées. Les explorateurs doivent en avoir une sacrée paire bien accrochée. Les porteurs petits et grands devront suivre le mouvement. Et les indigènes agités cités en titre ont la mémoire courte. Comme tout le monde...

Rappelez-vous : en d'autres temps, un imprécateur nous avait déjà avertis que nos démocraties cédaient le pas et donc le pouvoir aux sociétés multinationales. Il pensait surtout industrie et services, cadres supérieurs et consommateurs, investissements

et bénéfiques, guerre économique, bilans et balances commerciales. Il pressentait l'influence néfaste de la Bourse, mais n'en mesurait pas l'ampleur dans son intégralité parce qu'il ne disposait pas de tous les outils informatiques que nous connaissons aujourd'hui. Il restera néanmoins un précurseur, à l'instar des écrivains de science-fiction qui ont tout compris de notre présent quand ils décrivaient dans le passé ce que serait le futur.

Mais qui se soucie de ce que raconte un auteur de littérature populaire de genre ?

Les punks éructaient *No future!*, justement, en saturant leurs guitares à la bière tiède, mais qui se soucie de ce que peuvent dire des musiciens barjots coiffés à l'iroquoise avec une épingle à nourrice dans le nez ?

Et puis les crises sont arrivées.

La plus récente est toujours la plus grande et bien entendu la dernière – avant la suivante. La Der des Ders : on ne peut pas dire que le concept ait eu du succès en 14-18 ; cela dit, depuis 39-45, il a l'air de tenir le coup. Au niveau mondial, s'entend. Parce qu'au niveau local, sur tous les continents, on s'étripe joyeusement pour les motifs les plus divers.

Mais je m'é gare, revenons à nos moutons, ceux que ce qu'on a appelé la *Crise des subprimes* a tondu jusqu'à l'os. C'était il n'y a pas si longtemps. Le baril de brut était à 135 dollars et le camarade Ivan Rebroff ne chanterait plus jamais *Ah si j'étais riche!* Le système créancier-débiteur que l'on croyait mieux réglé que du papier à musique s'écroulait comme un château de cartes. Des gens perdaient leur maison. Des seniors voyaient leur

pension de retraite disparaître en fumée du jour au lendemain. Les municipalités de grandes villes occidentales se réveillaient menacées de faillite.

Les braves citoyens avaient alors fait une découverte stupéfiante : les banques possédaient de l'argent qui n'existait pas ! Le roi Financier était nu.

L'argent virtuel existait pourtant déjà depuis une bonne vingtaine d'années dans certains milieux des classes moyennes – le jeu de l'Avion, ça vous rappelle quelque chose ? Vous intégriez un équipage qui envoyait du fric au commandant de bord qui descendait de l'avion les poches pleines. Le copilote prenait sa place et vous progressiez comme chaque membre de l'équipage vers le cockpit pour devenir un jour commandant de bord et quitter l'avion avec le pactole. Pour accélérer le mouvement, vous étiez vivement encouragé à recruter de nouveaux membres d'équipage. Bien sûr, ce n'était pas vraiment une arnaque puisque ça marchait : vous connaissiez quelqu'un (la personne si désireuse de vous faire monter dans son avion) qui connaissait quelqu'un qui connaissait un heureux commandant de bord ayant ramassé la mise. Si vous avez du mal à comprendre, reprenez cette démonstration avec l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours, pour faire court ! Mais quand les nouveaux membres commençaient à manquer, la progression vers le cockpit prenait des allures de 110 mètres haies en chaussures de ski avec un sac de parpaings sur le dos. Vous vous fâchiez avec vos proches et vos amis, que vous aviez recrutés et qui ne voyaient rien venir... et l'avion finissait par se crasher un jour ! Malheur à ceux qui étaient restés à bord, il fallait être dans les premiers à jouer, mais problème : comment

savoir que l'on n'est pas dans les premiers, et qu'il n'y a plus de parachutes pour les suivants ?

En langage commercial, on appelle ce système la *Cavalerie* : produire du nouveau à vendre pour éponger le déficit de l'ancien ; comme on paye plus tard, à 60 ou 90 jours, les comptes sont apparemment toujours positifs – mais cataclop-cataclop, la dette galope et ne se rembourse jamais. Au niveau du citoyen lambda, pensez aux ménages surendettés qui contractent un crédit revolving pour rembourser le précédent dont ils n'arrivent pas à honorer les traites...

En langage plus économique dans la cour des grands, ce magnifique attrape-nigaud existe depuis presque un siècle et s'appelle une *Pyramide de Ponzi* (du nom de son inventeur, Charles Ponzi) : je garantis à mes clients des placements en Bourse à rendement mirifique, je paye les dividendes de mes premiers investisseurs avec l'argent frais des prochains, et ainsi de suite. Cela a rapporté des milliards de dollars à un certain Bernard Madoff, vous vous souvenez ? 150 ans de prison ferme aussi ! À ce tarif-là, la conditionnelle à mi-peine, c'est pas gagné pour un septuagénaire...

Parce que si le système marche quand tout va bien sur les marchés financiers, il suffit que le temps se couvre pour que les gens veuillent récupérer leur argent. Alors si on décide pour une fois d'arrêter les comptes et de faire l'inventaire...

À l'heure d'Internet, il est si facile de s'informer, peut-être ne vous ai-je donc rien appris que vous ne sachiez déjà ? Ne vouliez pas savoir ? Aussi permettez-moi d'emprunter à André Gide une citation en guise de conclusion.

Tout a été dit. Mais comme personne n'écoute, il faut recommencer.

À suivre : *Les abricots de la Drôme provençale*.
Signé Mister K.

FALCON

Deux doigts gantés glissés entre les deux lamelles du store.

Faire le ciseau index et majeur écartés en V à la verticale. Les lamelles s'ouvrent comme les lèvres d'un sexe féminin avec un petit chuintement métallique. Se pencher et jeter un coup d'œil pour la forme à l'extérieur par l'entrouverture.

Pour la forme parce que Falcon n'est pas là par hasard. Falcon n'est jamais là où il se trouve par hasard.

Pleine vue sur la rue cinq étages plus bas.

Les trottoirs et la chaussée sont encore humides d'une courte averse vespérale. Peu ou pas de badauds. La rumeur des faubourgs de Caracas en fond sonore dans la douceur du soir au-delà d'un large boulevard à quatre voies et terre-plein central. La circulation dense en fin de journée commence à perdre de son intensité. La tranchée urbaine marque une frontière de classes entre des beaux quartiers et une zone résidentielle plus modeste.

Falcon a choisi d'y établir son affût. Après repérage il s'est installé au dernier étage de l'immeuble qui lui offrait la meilleure

ligne de mire sur le restaurant gastronomique de l'autre côté des quatre voies. L'établissement est situé en retrait dans une contre-allée du boulevard identique à celle qu'il surplombe. De l'une à l'autre Falcon a compté moins de deux cents mètres sous un angle de tir à correction de parallaxe négligeable. L'hygrométrie est acceptable ; le vent, absent.

Les conditions sont idéales.

Falcon glisse une lunette de visée entre les lamelles du store. C'est une Leupold Mark IV / CQT-X finition bronze mat modifiée par ses soins avec l'ajout d'une lentille frontale Zeiss adaptée à la vision nocturne. Le réticule duplex à surbrillance modulable est doté d'un système antibuée. Le dispositif optique est un bijou. Falcon pourrait l'utiliser les yeux fermés.

L'entrée du restaurant gastronomique est au bout d'un chemin de tapis rouge. Il est abrité par un auvent en dais de toile semi-cylindrique couleur grenat à franges et breloques dorées. Un voiturier en attente de voiturer piétine devant son armoire à clés de contact. Près de lui se tient un portier déguisé en amiral de la Flotte, plus galonné qu'un général mexicain, vivant poncif de 120 kilos suant sous sa casquette catégorie officier nord-coréen homologuée hôtellerie de luxe. Le gaillard ne guette pas les clients aisés en maraude : ceux qui ont les moyens de dîner ici n'y viennent jamais à pied. Ceux qui n'en ont pas les moyens sont fichés par le portier qui est aussi physionomiste.

– Señor ?

La voix chuchotée derrière Falcon lui parvient précédée d'une bouffée d'oignons frits mal digérés.

Pedro.

Ou Pancho. Ou José. Miguel – Falcon ne se rappelle plus.

Va pour Pedro.

Où qu'il travaille sur la planète, renseignement ou assistance logistique ponctuelle, Falcon a parfois besoin d'un Pedro qui, de Ciudad Juarez à Ushuaïa, lui donnera inmanquablement du *señor* gros comme le bras en souriant de tout ce qui lui resterait de dents. En Inde il s'appellerait autrement et lâcherait des *sahib* obséquieux. Au Caire on lui servirait des *effendi* à la pelle. C'est à se demander s'il trouverait encore un Mamadou en Afrique noire pour oser l'appeler *bwana* sans sourciller.

– Ça va comme vous voulez, señor ?

Les Pedro se recrutent dans les bars avec un rouleau de billets de la monnaie locale. L'épaisseur du rouleau dépend de ce qu'on attend d'eux. Le Pedro vénézuélien embauché par Falcon ne l'a pas été pour ses facultés intellectuelles.

– Señor...

– Tais-toi.

Une Jaguar XJ Luxe Premium s'arrête en ronronnant devant le restaurant. Un couple en descend ; lui smoking et elle vison, malgré la température extérieure ; l'aisance et la morgue de la classe qui se sait supérieure. Le voiturier s'installe au volant de la Jaguar. Le portier a salué le couple avec déférence.

Des habitués.

Pas la cible qu'attend Falcon.

Le couple remonte le tapis rouge et disparaît à la vue, caché par l'auvent. Des palmiers en pot ponctuent son trajet jusqu'à l'entrée du restaurant. Ils servent à masquer les poteaux de soutien du dais grenat. Seul intéresse Falcon le huitième palmier sur la droite à partir de la rue. Sa caisse cubique en bois blanc remplie de terreau est plus qu'un point de repère.

Falcon relâche les lamelles du store en soupirant. Il rajuste ses gants ultrafins autour de ses phalanges. Tueur à gages est une occupation qui comporte sa dose d'attente à vous scier les nerfs – Falcon préfère l'appellation « assassin professionnel » pour parler de son métier.

Il recule d'un pas dans la pièce obscure, un salon de belles dimensions meublé cossu design au standing qui jure un tantinet avec la modestie relative du quartier. L'appartement occupe la moitié du cinquième et dernier étage. Il comporte une salle à manger à peine plus petite que le salon, une cuisine équipée domotique high-tech inox et trois chambres séparées chacune par une salle de bains privative. Sur le lit de la chambre principale gît le propriétaire des lieux ; saucissonné et bâillonné.

Pas proprement : le travail doit sentir l'amateur opportuniste et non le connaisseur aguerri.

Sur une table en marqueterie calée contre la fenêtre, Falcon a déposé un fusil *bullpup* Sniper Barrett M95 à crosse orthopédique rétractable. À calibre égal de .50 BMG (12,7x99 mm OTAN), il préfère ce modèle à la carabine Fortek pour sa capacité de tir à répétition et le meilleur équilibrage de l'arme quand son canon est prolongé par un réducteur de son. Selon le type de munition utilisé, la portée d'un Barrett M95 décapite son homme à plus de mille mètres si l'on est bon tireur.

Falcon est un très bon tireur.

Il remonte la lunette de visée sur le fusil. Ajuste les vis micrométriques sur des positions préréglées. Regarde sa montre.

Ça va être l'heure.

Falcon ramasse le Sniper Barrett tout équipé. Il actionne la culasse pour engager sa cartouche et armer le percuteur. Il fait

signe à Pedro de venir remonter le store à mi-hauteur. Falcon s'agenouille devant l'ouverture. Épaule le fusil en se servant de l'appui de la fenêtre en bow-window pour caler son canon.

– Señor, vous...

– Tais-toi.

Pedro se tait. L'étranger paie cash. Si la conversation n'est pas comprise dans le tarif, c'est son problème. Celui de Pedro est de cacher à ses voisins (comme à sa famille) qu'il a touché le pactole: en ces temps de crise vénézuélienne, la solidarité de quartier est une valeur obsolète. Surtout quand on a gagné son argent en participant à un assassinat et que ça se saurait. Les facultés intellectuelles limitées de Pedro ne le sont pas au point de lui faire confondre une carabine avec une tapette à mouches, ni méjuger de l'usage d'un tel objet en ville en l'absence de tout gibier à poil ou à plume.

L'œil rivé à sa lunette de tir, Falcon épingle le visage épais du portier au centre du réticule, puis s'en écarte pour remonter lentement le tapis rouge du restaurant jusqu'au huitième palmier en pot. Léger flou en limite de champ latéral gauche. Il lui faut rectifier d'un cran la visée en distance et d'autant en dérive tangentielle.

Toujours pas de vent.

Bien.

Falcon revient vers le trottoir et la chaussée.

Une limousine Bentley Mulsane Silver prétentieuse s'arrête, suivie par un Range Rover kaki. De retour d'avoir garé la Jaguar du couple fortuné, le voiturier se garde bien de proposer ses services: les chauffeurs sont restés derrière leurs volants respectifs. Le portier salue les nouveaux arrivants sortis de la voiture officielle,

deux militaires très galonnés en grand uniforme et un civil aux tempes argentées en costume croisé visiblement coûteux. Le civil ressemble tellement à un ministre que ce doit en être un.

Trois soldats en tenue léopard sont descendus de l'autre véhicule. Protection rapprochée limitée, note Falcon, dont l'index épouse la queue de détente sous le pontet du fusil de précision avec une douceur qui trahit une longue expérience.

Le réticule de visée activé en surbrillance s'est rivé au civil. Falcon le suit sans le lâcher même quand celui-ci disparaît à couvert de l'auvent écarlate, précédant les hauts gradés sur le tapis rouge, les hommes-treillis fermant la marche. La vitesse de déplacement de la cible est imprimée synchrone dans la rotation maîtrisée des épaules du tireur embusqué. On lui poserait un annuaire au bout du canon sans faire dévier celui-ci de sa trajectoire. Falcon ne fait plus qu'un avec son arme. Sa respiration ralentit jusqu'à l'apnée.

À hauteur du septième palmier, Falcon prend de l'avance, la mire du Barrett abandonne l'auvent et vient s'aligner avec le huitième palmier en pot. Falcon bloque sa position. Il aurait tracé une croix sur le flanc de la caisse cubique pleine de terreau qu'il l'aurait en plein viseur à la croisée lumineuse du réticule duplex.

Quinze jours de préparation pour en arriver là. La cible en ligne de mire. La bonne personne au bon endroit au bon moment.

Timing nickel chrome.

Falcon écrase la queue de détente du Sniper Barrett M95.

Un *sch'bang* chuinté à peine audible.

La balle de .50 BMG pénètre dans la caisse de bois blanc comme un fer à souder dans une motte de beurre.

L'explosion du huitième palmier en pot ravage tout autour de lui dans un rayon d'une vingtaine de mètres, déchiquetant civil et militaires. L'auvent disparaît dans un brouillard de débris pelucheux écarlates. Les portes vitrées et les fenêtres du restaurant gastronomique sont pulvérisées en multiples débris qui vont atterrir dans les assiettes des clients attablés au plus près de l'entrée. Le souffle envoie valser le voiturier contre son armoire à clés de contact. Plus costaud et résistant, le portier encaisse d'abord, puis s'abat au ralenti sur le trottoir comme un chêne couché par la foudre.

Falcon a déjà ramassé sa douille, reculé au fond du salon, posé son arme près de la sortie, et recommencé à respirer. L'écho de l'explosion vibrant dans les tympans, Pedro n'a pas encore intégré l'incongru de la situation.

– Señor, mais pour... pourquoi vous... pourquoi vous avez... comment...

– Tais-toi. Téléphone. Attrape. Touche bis.

Pedro attrape au vol le portable que l'étranger vient de lui lancer. Bons réflexes. Pedro appuie sur la touche bis de l'appareil sans comprendre. Cela suffit à détourner son attention du coup de poing à suivre qui l'atteint à l'estomac et le plie en avant, respiration coupée. De toutes ses forces, Falcon lâche un atémi du tranchant de la main sur la nuque offerte.

Bruit sec de vertèbres qui craquent.

Les cervicales brisées, Pedro est mort avant de toucher la moquette du salon.

Falcon y éclate le portable d'un coup de talon.

Juste après, dans la chambre à coucher principale, Falcon fracasse le crâne du propriétaire des lieux avec une statuette de

divinité maya grimaçante. Il l'a trouvée sur une étagère de la bibliothèque. Elle est assez moche pour coûter son pesant de fraude fiscale au rayon du trafic d'œuvres d'art.

Maintenant il faut accélérer le mouvement.

Retour dans le salon. Ne pas oublier de presser les doigts de Pedro autour de la statuette. Retourner jeter la statuette dans la chambre. Ensuite emballer le Sniper Barrett dans sa housse de transport. La passer en bandoulière. Ramasser le téléphone portable que Pedro a lâché en s'effondrant. Vérifier en visuel que l'on n'oublie rien derrière soi. Avoir l'impression fugace et légitime de négliger quelque chose. Ne pas trouver quoi. Passer outre. Relever Pedro en le tenant sous les aisselles. Assurer sa prise. Quitter l'appartement à reculons.

Dans le couloir, personne.

Falcon s'est assuré qu'il était désert avant de sortir. Le contraire serait étonnant: tout ce que l'immeuble compte de résidents doit être aux fenêtres en façade. Les premières sirènes de police et de pompiers se font entendre dans le lointain. Le spectacle est prometteur.

Falcon traîne le cadavre de Pedro jusqu'à l'escalier de service au bout du couloir, pour l'y balancer comme un sac de linge sale. Pedro mort dévale l'escalier et s'affale en vrac sur le palier du quatrième étage avec toute l'attitude du pauvre type qui a raté une marche dans sa fuite éperdue.

Le téléphone portable éclaté atterrit près de lui.

La serrure de la porte de secours donnant accès au toit plat a été fracturée par Falcon dès son arrivée dans l'immeuble. À l'opposé de la contre-allée du boulevard il y a une échelle d'incendie qui le descendra dans une ruelle où l'attend sa voiture de location

(papiers du loueur au nom de Pedro). Le toit aurait été pentu qu'il lui restait la solution d'un repli par le local à poubelles du rez-de-chaussée ou par les garages en sous-sol; alternative plus risquée dans un cas comme dans l'autre.

Le toit plat est un bonus.

On ne fait pas le métier de Falcon sans avoir la chance de son côté de temps à autre. L'avoir le plus souvent possible est une garantie de longévité dans la profession.

Cela n'empêche pas de faire preuve de réflexion, d'ordre, et de méthode.